

## Géométrie variable

Mireille Cliche

Numéro 89, printemps 2001

Les gars

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14650ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cliche, M. (2001). Géométrie variable. *Moebius*, (89), 45–47.

MIREILLE CLICHE

*Géométrie variable*

Les hommes vont vers les femmes en lissant leur visage  
les femmes les pourchassent en étirant les doigts  
en chemin ils glissent  
sur des boîtes de conserve  
font un détour par la blanchisserie  
et croisent l'imparable regard  
d'une beauté parfaitement interchangeable  
passée là par hasard

Inlassablement ils courent  
les uns vers les autres  
au-dessus des immondices  
l'automne affalé sur les pelouses  
à mettre dans des sacs

Ils se tendent vers elles  
elles feignent d'un miraculeux tour de reins  
ce faisant elles se défont

D'eux tous il ne reste rien

\* \* \*

Où vont-ils les hommes qui nous manquent avec la part  
d'eux qu'on aime malgré soi, leurs cachettes dérisoires,  
les statuts auxquels ils croient?

Où portent-ils leur amitié chaude capable de refus, leurs  
vacheries du chacun pour soi, débardeurs raffinés,

preux qu'on découvre sur le tard, solides et rêches  
comme des bancs, crevés de partout?

Hommes longtemps cherchés quand il suffisait de parler  
une autre langue, d'esquiver quelques coups. De les  
croiser tardivement quand ils se soignent, n'ont pas  
renoncé au monde mais à le changer...

Irrationnels, mystiques, prêts à parler aux étoiles, en  
quête de tout sans humilité, ils donnent comme on  
travaille: en relevant les manches d'une tendresse  
nécessaire.

Amis sans casser ni causer, fils de femmes semblables,  
poètes aux longs doigts de songes, leurs cheveux  
parfois tricotés aux nôtres...

\* \* \*

Les hommes et les femmes s'étreignent  
au-dessus du support à épices  
silencieusement sans se toucher  
regardent ensemble se dégorger  
sur le marbre une autre chair que la leur  
pour le festin du soir

Ils s'effleurent dans des corridors  
se contournent frileusement  
et s'ils ouvrent les bras  
ils n'y trouvent qu'une ombre

Alors ils la couvrent  
d'une salive chuchotée  
d'une musique tacite  
vite traduite hélas  
en tâches partagées  
au son d'horloges asynchrones

\* \* \*

Où vont ces contraires que nous avions semés en route en  
croyant porter le monde jusqu'à demain,

Frères épargnés par le doute, amants dissous en jonglerie  
d'oiseaux, nous laissant liées à l'humus et tissées aux  
roseaux?

Ils vont vers eux-mêmes et, bien que perdus, ils gagnent  
encore, joueurs impénitents prolongeant leur enfance.

Nous livrant les leçons de leur langue – le monde n'est  
pas si lourd qu'on ne puisse le larguer de temps à  
autre, l'amour a deux poids, mille mesures, et qui dira,  
au bout du compte, s'il y avait tant lieu d'en souffrir?